

Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.

3^{me} ANNÉE.

On s'abonne au bureau du Journal, chez L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n. 36; M^{mes} Gœury et Durval, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n. 2; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n. 9; Bouton, cabinet littéraire, passage du Grand-Théâtre.

Le prix des annonces est de 15 c.



JOURNAL DE L'ENTR'ACTE.

Littérature, Arts, Poésie, Nouvelles, Théâtres, Modes, Annonces.

GYMNASE LYONNAIS.

Le Père Goriot. Anacharsis.

Si vous cherchez un sens moral aux aventures du père Goriot, vous verrez que l'enseignement se réduit à ceci : jamais les pères ne doivent se dépouiller de leur vivant ; c'est faire des ingrats et se préparer une vieillesse misérable et délaissée. Qu'ils marient leurs filles, rien de mieux sans doute, mais dans leur propre sphère et sans rêver pour elles de titres ni d'armoiries, surtout s'ils sont fabricans de vermicelle.

C'est pour avoir négligé ce double précepte de conduite que le père Goriot se trouve réduit à la misère, lui riche à deux millions ; c'est pour avoir allié sa fortune laborieuse à l'inutilité de deux insolens hobereaux qu'il se voit menacé d'un cabanon à Bicêtre, lui dont la seule folie est d'aimer ses filles au-delà de toute mesure.

Au 1^{er} acte, le père Goriot marie ses filles, ses deux anges, comme il les appelle. Il donne un comte à l'une, à l'autre une espèce de baron, à chacune un million en écus de 6 livres ; le bonhomme reste seul avec 20,000 fr. de capital et une jeune orpheline, autrefois confiée à ses soins par un mauvais sujet du nom de Vautrin.

Au 2^e acte, nous retrouvons le père Goriot installé dans une pension bourgeoise. Depuis six mois il n'a

pas revu ses filles ; elles sont trop grandes dames à cette heure. Un père vermicellier, cela faisait tâche à leur blason, et le vermicellier a été tout doucement éconduit. Les voici cependant. Jour fortuné pour le vieillard ! Il savait bien que ses deux anges ne pouvaient l'avoir oublié ! Mais à peine l'ont-elles embrassé qu'elles expliquent le motif de leur visite : à celle-ci il faut une robe lamée pour un bal : vite au Mont-de-Piété ! cette douzaine de couverts devait payer le trimestre échu de la pension du bonhomme ; mais qu'importe ? A celle-là il faut davantage : madame la baronne paie ses amans ; son écrin est en gage ; le baron pourrait se fâcher. Le contrat de vingt mille livres passe en ses mains ; le vieillard est ruiné, mais il a revu ses filles ; il est chassé de son modeste asile, ses deux anges brilleront demain au bal !

Le 3^e acte se passe dans une maison de santé. Le père Goriot a bien vieilli. Toujours dominé par sa tendresse irrésolue, il croit tenir de ses filles les secours que lui prodigue le travail de la jeune orpheline, fidèle à son malheur. Un autre protecteur lui reste. Eugène de Restignac, qui connut le vermicellier en des temps meilleurs et ne l'a pas abandonné dans sa détresse. C'est entre ces deux amis que le père Goriot se livre à toutes les divagations de son incurable amour paternel. Il veut faire une nouvelle fortune pour enrichir

encore ses filles ; il veut obtenir la croix d'honneur afin que ses filles puissent dire : *mon père le chevalier* ! comme il dit, lui : *ma fille la comtesse, ma fille la baronne* ! et cette dernière fantaisie d'une raison qui s'en va lui inspire la pétition la plus bouffonne du monde. Le placet du vermicellier passe du cabinet du ministre dans la main de l'un des gendres de l'aspirant-chevalier. Le gendre arrive ; il s'est enfin souvenu de son beau-père pour venir lui faire une scène de fureur. Le mot de Bicêtre est prononcé. Mais à ce mot le père Goriot s'indigne, il s'emporte ; lui, à Bicêtre ! lui qui possède encore 500,000 francs ! — 500,000 francs ! Mais venez donc, madame la baronne, venez embrasser votre père ! et le baron s'éloigne en toute hâte ; il va chercher sa femme, sa belle-sœur, les deux anges chéris du bonhomme, attendant patiemment dans leur équipage qu'il plaise à leur père de se laisser conduire à Bicêtre. Mais pendant ce temps Vautrin a révélé au vieillard le secret de la naissance de l'orpheline. Ces 500,000 francs étaient destinés à une fille naturelle que Goriot avait eue avant son mariage ; cette fille est retrouvée ; c'est l'orpheline recueillie par le vermicellier aux jours de son opulence. L'orpheline épousera Eugène de Restignac ; et, guéri enfin de sa folle passion pour ses deux anges, le père Goriot leur jette des paroles de malédiction au moment où conduites par leurs nobles époux, elles viennent se prosterner devant ce retour inespéré de fortune.

Cet ouvrage est rendu d'une manière fort remarquable par MM. Barqui et Adam. Le premier a mérité des applaudissements dans le père Goriot, où il s'est montré bon comédien ; le second dans le personnage équivoque de Vautrin, auquel il a su imprimer un remarquable cachet d'originalité. M^{me} Herliska a été charmante, suivant son usage.

Le spectacle s'est terminé par *Anacharsis*, folie en un acte, que tous les efforts de Vizentini ne rendront pas une folie bien plaisante.

CARL.

CHATTERTON.

En attendant que notre administration théâtrale monte l'œuvre remarquable de M. Alfred de Vigny, *Chatterton*, nous donnerons à nos lecteurs quelques fragmens justificatifs de la pensée-mère de ce drame plein de pureté. C'est l'examen d'une blessure, d'une maladie de l'âme que M. Alfred de Vigny a voulu mettre en relief. C'est le mal qui travaille notre génération actuelle ; c'est le suicide traduit à la barre du public. L'auteur a eu un noble but ; quand la société viendra-t-elle en aide au poète ! A quand le jour de la réforme sociale !...

Voici comment Chatterton se trouve posé et défendu dans son crime, le suicide.

« Le voilà donc criminel, criminel devant Dieu et les hommes, car le suicide est un crime religieux et social ; qui veut le nier ? Qui pense à dire autre chose ? C'est ma conviction, comme c'est je crois celle de tout le monde. Voilà qui est bien entendu, le devoir et la raison le disent, il ne s'agit que de savoir si le désespoir n'est pas quelque chose d'un peu plus fort que la raison et le devoir.

Certes, on trouverait des choses bien sages à dire à Roméo sur la tombe de Juliette ; mais le malheur est que personne n'oserait ouvrir la bouche pour les prononcer devant une telle douleur. Songez à ceci, la raison est une puissance froide et lente qui nous lie peu à peu par les idées qu'elle apporte l'une après l'autre comme les liens subtils, déliés et innombrables de Gulliver ; elle persuade, elle impose quand le cours des jours n'est que peu troublé ; mais le désespoir véritable est une puissance dévorante, irrésistible, hors des raisonnemens, et qui commence par tuer d'un seul coup. Le désespoir n'est pas une idée, c'est une chose ; une chose qui torture, qui serre et qui broie le cœur d'un homme comme une tenaille, jusqu'à ce qu'il soit fou, et le rejette dans la mort comme dans les bras d'une mère.

Est-ce lui qui est coupable, dites-le moi ? Ou bien est-ce la société qui le traque ainsi jusqu'au bout ?

Examinons ceci ; on peut trouver que c'en est la peine.

Il y a un jeu atroce, commun aux enfans du midi ; tout le monde le sait. On forme un cercle de charbons ardents ; on saisit un scorpion avec des pinces, et on le pose au centre. Il demeure d'abord immobile, jusqu'à ce que la chaleur le brûle ; alors il s'effraie, il s'agite. On rit ; il fait lentement le tour du cercle, et cherche partout un passage impossible : alors il revient au centre, et rentre dans sa première, mais plus sombre immobilité. Enfin il prend son parti, retourne contre lui-même son dard empoisonné, il tombe mort sur le champ. On rit plus fort que jamais.

C'est lui sans doute qui est cruel et coupable, et ces enfans sont bons et innocens. Quand un homme meurt de cette manière, il est donc suicidé ; c'est la société qui le jette dans le brasier.

Je le répète, la religion et la raison, idées sublimes, sont des idées cependant, et il y a telle cause de désespoir extrême qui tue les idées d'abord, et l'homme ensuite. La faim par exemple ; j'espère être assez positif, ceci n'est pas de l'idéologie.

Il me sera donc permis, peut-être, de dire timidement qu'il serait bon de ne pas laisser un homme arriver jusqu'à ce degré de désespoir.

Je ne demande à la société que ce qu'elle peut faire ; je ne la prierai point d'empêcher les peines de cœur et les infortunes idéales, de faire que Werther et Saint-

Preux n'aiment ni Charlotte, ni Julie d'Etanges ; je ne la prierai pas d'empêcher qu'un riche désœuvré, roué et blasé, quitte la vie par dégoût de lui-même ; il y a, je le sais, mille idées de désolation, auxquelles on ne peut rien ; raison de plus, ce me semble, pour penser à celles auxquelles on peut quelque chose. »

L'IMPRIMERIE JADIS ET AUJOURD'HUI.

Je vous prie de croire que nous ne pouvons guère nous faire idée aujourd'hui de ce qu'était un imprimeur, dans les années qui suivirent la découverte de l'art. Pour y parvenir, il faut d'abord se représenter un homme profondément versé dans toutes les bonnes études de son temps ; nourri des langues classiques au point de se les être appropriées comme si elles lui étaient naturelles ; exercé à la lecture des manuscrits, à la comparaison des textes, au choix des variantes, à l'élaboration des scholies, aux moralités des dialectes, aux règles fondamentales et rationnelles des orthographes. Il devra réunir [à des notions étendues sur les sciences de l'antiquité, sur les arts, sur les monumens, sur l'histoire, ce tact exquis et rare qui discerne le cachet d'un écrivain original dans une leçon sincère, à des formes de style, à des tours de phrase, à des habitudes d'élocution, à des qualités, à des défauts insaisissables pour le vulgaire. Il sera obligé de voyager de *Codex* en *Codex*, de bibliothèque en bibliothèque, de pays en pays, pour collationner un passage douteux, pour éclaircir une difficulté, pour vérifier une conjecture ; et comme aucune capacité humaine ne peut embrasser les spécialités innombrables qui se rattachent à son industrie, il appellera Badius de la Flandre, Erasme de la Hollande, Chalcondyle de la Grèce ; il s'environnera de toutes les célébrités contemporaines pour concourir à des travaux qui lui assurent l'immortalité.

Ce n'est pas tout. Riche des trésors du passé, il leur devra une consécration digne d'eux dans les œuvres de l'art miraculeux qu'il pratique, et son but n'est atteint qu'à moitié, si le volume sorti de ses presses ne va pas frapper l'avenir d'étonnement et d'admiration. Pour réussir dans ce projet glorieux, il choisira parmi les écritures antiques celle dont le caractère, tracé avec amour par le pinceau du calligraphe, joint au plus haut degré l'élégance et la netteté ; il en fixera la figure, il en assortira les proportions, et il confiera la gravure de ses poinçons précieux à l'habile burin d'un Nicolas Jenson, d'un François de Bologne ou d'un Claude Garamand. Ces beaux types, relevés par l'éclat d'une encre pure, brillante, indélébile, charmeront dans dix siècles encore les regards de nos descendans ; grâce au papier souple, élastique, retentissant, presque inaltérable qui en a reçu l'empreinte, sous un tirage dont l'harmoni-

ieuse régularité ferait croire que toutes les feuilles frappées du même coup de barre, ont passé à la fois de la planche au séchoir. Tant de soins, de travaux et de frais aboutissaient rarement à la fortune ; car ces dispendieux chefs-d'œuvre de typographie, consacrés à l'utilité publique par le plus noble désintéressement, ne rendaient au docte artisan que de modiques bénéfices ; mais qu'importaient les douceurs d'une fortune oisive et stérile à qui savait vivre honorablement de son labeur, et en léguer l'amour à ses enfans comme le plus fructueux des héritages ? L'imprimeur n'avait point alors en vue pour son fils les hautes fonctions de la finance, de la magistrature ou du gouvernement. Il lui laissait en apanage ses presses et son insigne, son savoir et sa renommée ; et telle était la dignité de sa profession, qu'un prénom illustré se transmettait d'âge en âge dans sa famille, sous un chiffre d'ordre, à la manière des dynasties princières. Les souverains eux-mêmes relevaient de leurs protections et de leurs faveurs les privilèges d'un art sublime.

Sixte IV avait décerné à Jenson le titre de *comte Palatin* ; Philippe II témoigna qu'il ne connaissait rien au-dessus de celui d'imprimeur, en nommant Christophe Plantin son *architypographe* ; on avait vu souvent François I^{er}, debout et silencieux dans l'atelier de Robert Estienne, attendant pour lui parler qu'il eût corrigé une épreuve. Cela est un peu changé de nos jours, et il faut convenir, pour être juste, que ce n'est pas seulement la faute des rois.

La seconde partie de cette comparaison est moins agréable à écrire, et je m'en désisterais tout-à-fait si je pouvais craindre que le lecteur n'y établît pas de lui-même quelques-unes de ces rares exceptions qui servent d'ailleurs à confirmer les règles générales. L'imprimeur, pris au hasard dans les généralités dont je parle, n'est plus cet ingénieux explorateur des œuvres de l'esprit que nous avons vu tout-à-l'heure. Ce n'est plus même un ouvrier soigneux, jaloux de porter à un certain degré de perfection relative une besogne consciencieuse. C'est un monopoleur à brevet qui vend de sales chiffons hideusement maculés de types informes à quiconque est assez sot pour les acheter. N'essayez pas de réveiller en lui un juste sentiment d'orgueil en lui rappelant les glorieuses origines de la typographie, car il ne sait pas au juste si elle date de Jules-César ou de Charlemagne. Ne lui demandez point son opinion sur le manuscrit ancien ou récent qu'il livre à ses manœuvres. Il a de bonnes raisons pour ne pas vous en informer ; c'est qu'il n'a jamais étudié ni le grec, ni le latin, ni l'orthographe même du méchant patois que le libraire son voisin, ou si vous voulez son complice, a payé pour du français. Ces deux honnêtes gens n'ont pour objet, ni l'un ni l'autre, le progrès des lumières et l'avantage des lettres. Ils n'attachent pas plus d'import-

tance, l'un au perfectionnement matériel de son art, que l'autre à l'illustration morale de son négoce.

C'est pour gagner le plus d'argent possible que celui-ci achète à vil prix un mauvais fatras qu'il fait prôner plus chèrement, et que celui-là le lâche en disgracieux volumes aussi indignes des bibliothèques par la forme que par le fond. Si quelque étrange curiosité vous entraîne à ouvrir un livre nouveau, soyez attentif à tourner d'un doigt prudent ses pages cotonneuses, et surtout ne les soumettez pas sans d'excessives précautions au fil tranchant du plioir, qui ne séparera deux feuillets qu'en se chargeant de leurs lambeaux. Ce misérable haillon qu'on appelle du papier par un euphémisme ironique, bien qu'il ait à peine changé de nature dans les formes du papetier, doit la faveur dont il jouit auprès des successeurs d'Elzévir (Dieu me pardonne ce blasphème!) à des raisons d'économie.

Il y a un an à pareil époque que M. Aimé de Loy a succombé. Voici des vers inspirés par ce douloureux anniversaire :

L'anniversaire.

Il y avait en lui des mystères qui restent
inexpliqués et des profondeurs que
nul n'a pu sonder.

AIMÉ ROYET

Saint-Étienne, mai 1835.

Lorsque j'appris sa mort sur la terre étrangère,
Des larmes malgré moi baignèrent ma paupière,
Et je dis à mon Dieu, par la foi ranimé :
« Pardonnez-lui, Seigneur, il a beaucoup aimé !
« Vous avez de son cœur mesuré les abîmes,
« Toujours l'orage gronde au pied des monts sublimes,
« Mais leur tête brillante est toujours dans le Ciel,
« Et l'Ange y va prier comme sur un autel.
« Si les hommes ont vu les fautes de sa vie,
« Au vent des passions sa jeunesse flétrie,
« Vous savez, ô mon Dieu, ce que sa charité
« Répandait en secret sur l'humble pauvreté,
« Son zèle pour le bien, et ses désirs de flamme
« Qui, comme un pur encens, s'exhalaient de son âme;
« Vous savez les trésors dans son cœur amassés,
« Et vos yeux ont compté les pleurs qu'ils a versés !

Hélas ! nous l'avons vu venir sur ce rivage,
Semant l'air de ses cris comme l'aigle sauvage
Qui partout emportant la flèche du chasseur,
Du nid abandonné regrette la douceur.
Mais à l'oiseau divin il fallait plus d'espace !
L'aire manquait de jour, l'aire manquait de place !
Mais il avait reçu l'instinct de l'Infini,
Qu'on ne renferme pas sous les herbes d'un nid !

De même le poète a parcouru le monde,
Comme un cerf altéré qui soupire après l'onde.
Eh ! quel désir profond, vague, mystérieux,
L'eût fait, durant sa vie, errer sous tous les cieux,
Rouler sur tous les flots comme l'algue marine,
Ou la feuille des bois de colline en colline ?

Amis, n'en doutez pas : quand son œil s'est éteint,
Comme l'astre du soir sur l'horizon lointain,
Dans l'ombre il voyait luire un but cher à son âme,
Le souris d'un enfant, le pardon d'une femme,
Peut-être après l'orage un port calme et serein,
Ou la croix qui conduit les pas du pèlerin.

Oiseau mélodieux, dis-nous sur quelle rive
S'est reposée enfin ton âile fugitive,
Sous quels cieux plus brillants et quel plus vert buisson
Tu murmures les soirs ta plaintive chanson ?
On dit que des hauteurs où la mort est assise,
Le Seigneur t'a montré, de même qu'à Moïse,
L'Eden mystérieux que long-temps ici-bas
Tu cherchas dans ta course et ne rencontras pas.
On dit que, plein de foi dans la bonté divine,
Tu pressas en pleurant la croix sur ta poitrine,
Et comme le génie est un funeste don,
Que la croix t'a couvert d'un sublime pardon.

Oh ! vous qui l'outragez, taisez-vous sur sa cendre !
L'injure sur les morts ne doit jamais descendre !
Si vous voulez qu'un jour on prie aussi pour vous,
Venez près de sa tombe incliner vos genoux.

Mais il n'a point de tombe au sein du cimetière ;
On n'a pas même écrit son nom sur une pierre ;
Il dort comme il vécut sur un sol étranger,
Et parfois quand son ombre entend un pas léger,
Inquiète, elle va vers les tombes voisines,
Demander un *pater* aux pauvres orphelines...

Voyagez ! voyagez ! Il n'est sous aucun ciel,
Un asile plus doux que le toit paternel !
Toute gloire est sans prix sur la rive étrangère !
Voyagez, pour courir après cette chimère ;
Pour savoir qu'on s'agite ici-bas vainement,
Que tout amour nous trompe et tout espoir nous ment ;
De tous les Océans vingt fois traversez l'onde,
Pour savoir que vos cœurs sont plus grands que le monde ;
Hélas ! pour voir un jour vos mânes outragés,
Amis, comme de Loy, voyagez ! voyagez !

EN VENTE :

La 5^e Livraison

DE LA REVUE DU LYONNAIS.

Prix : 2 fr.